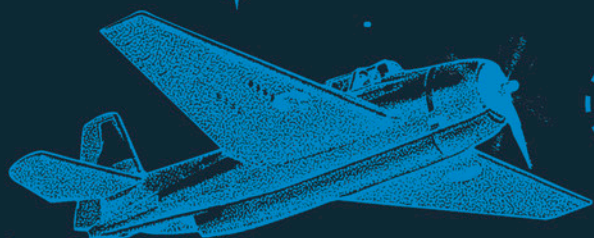


PAR L'AUTEUR DE  
*JONATHAN LIVINGSTON LE GOÉLAND*

# RICHARD BACH



## Le Messie récalcitrant

**LE GRAND CLASSIQUE  
DE RICHARD BACH ENRICHÉ  
D'UNE SUITE INÉDITE**

Flammarion

RICHARD BACH

# Le Messie récalcitrant

Dans le champ où il vient d'atterrir pour offrir des baptêmes de l'air à trois dollars les dix minutes, Richard aperçoit un autre zinc tout semblable au sien. Adossé à sa carlingue, un personnage sympathique et mystérieux cherche à fuir le rôle de maître à penser à qui les foules demandent toujours plus. Il lui apprendra que chaque être humain peut se libérer des barrières qu'il a lui-même construites comme autant d'illusions sur sa propre existence. Il lui suffit pour cela de suivre une idée simple...

Après l'immense succès du *Messie récalcitrant*, Richard Bach pensait qu'il lui serait impossible d'y ajouter ne serait-ce qu'un seul mot. Jusqu'au jour où un accident d'avion le laisse pour mort. Richard croise alors à nouveau la route de son Messie qui lui montre cette fois comment faire d'un désastre une bénédiction. Ainsi est née la suite de son best-seller mondial, intitulée «Les Aventures d'un étudiant récalcitrant», publiée pour la première fois en France dans cette édition augmentée.

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)  
PAR GUY CASARIL ET PIERRE GUGLIELMINA

Flammarion

Le Messie récalcitrant

## DU MÊME AUTEUR

*Jonathan Livingston le goéland*, Flammarion, 1973, 2015 ; J'ai lu, 2000 ; Librio, 2003 ; Flammarion jeunesse, 2020.

*Un pont sur l'infini : une histoire d'amour*, Flammarion, 1985 ; J'ai lu, 1999.

*Un cadeau du ciel*, Flammarion, 1988 ; J'ai lu, 1991.

*Ailleurs n'est jamais loin quand on aime*, Seghers, 1989.

*Liberté sans limites*, Flammarion, 1989.

*Un*, Éd. Un monde différent, 1990, 2004 ; J'ai lu, 2011.

*De l'autre côté du temps*, Flammarion, 1999.

*Les Chroniques des furets : Furets des mers à la rescousse*, Michel Lafon, 2002.

*Les Chroniques des furets : Furets des airs à la conquête du ciel*, Michel Lafon, 2003.

*Fuir sa sécurité : une aventure de l'esprit*, Éd. Un monde différent, 2003.

*Vole avec moi*, Flammarion, 2010 ; J'ai lu, 2011.

Richard Bach

# Le Messie récalcitrant

*roman*

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Guy Casaril et Pierre Guglielmina*

Flammarion

*Illusions : The Adventures of a Reluctant Messiah*

Éditeur original : Dell Publishing,  
une division de Random House, Inc.

© Richard Bach, 1977

Édition publiée en accord avec Dell Books,  
une marque de Random House,  
une division de Penguin Random House LLC.

*Illusions II : The Adventures of a Reluctant Student*

© Richard Bach, 2013

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction  
en tout ou partie, sous quelque forme que ce soit.

Édition publiée en accord avec l'éditeur original, Scribner,  
une division de Simon and Schuster, Inc., New York.

Pour la traduction française :

© Flammarion, 1978, 2022 pour la présente édition.

ISBN : 978-2-0815-0044-0

# ILLUSIONS I

Les Aventures d'un Messie récalcitrant





Après la publication de *Jonathan Livingston le goéland*, on me demanda maintes fois : « Qu'est-ce que tu vas écrire maintenant, Richard ? Après *Jonathan*, quoi ? »

Je répondais que je n'avais pas un mot de plus à écrire, que l'ensemble de mes livres exprimaient tout ce que je leur avais demandé d'exprimer. Après avoir mangé de la vache enragée, après la saisie de ma voiture et des tas d'ennuis du même genre, c'était plutôt agréable de ne pas avoir à travailler tous les jours jusqu'à minuit.

Pourtant, chaque été ou presque, je sortais mon vieux biplan sur les océans verdoyants du Middle West et je prenais des clients à trois dollars la balade. Je ne tardai pas à ressentir la même pulsion qu'autrefois : il restait quelque chose à dire, et je ne l'avais pas dit.

Je n'aime pas du tout écrire. Quand je peux tourner le dos à une idée, là, dans le noir, quand

je peux éviter de lui ouvrir la porte, je ne touche même pas à un crayon.

Mais de temps en temps il se produit comme une explosion de dynamite dans la façade, avec plein de verre brisé, de briques et de gravois, et quelqu'un s'avance au-dessus des décombres, me prend à la gorge et me dit doucement : « Je ne te lâcherai pas tant que tu ne m'auras pas mis en mots, sur du papier. » C'est comme ça que j'ai rencontré *Le Messie récalcitrant*.

Là-bas dans le Middle West, allongé sur le dos, je m'essayais à faire évaporer les nuages, et je ne pouvais m'empêcher de penser : et s'il arrivait quelqu'un qui sache vraiment faire évaporer les nuages ? Qui puisse m'apprendre comment fonctionne mon monde, et comment le maîtriser ?... Si un Siddhartha (ou un Jésus) venait dans notre temps, doté d'un pouvoir sur les illusions du monde, parce que connaissant la réalité derrière les apparences ?... Et si je le rencontrais, en personne, s'il volait dans un biplan, et se posait sur la même prairie que moi ?... Que dirait-il ? De quoi aurait-il l'air ?

Peut-être ne ressemblerait-il pas au messie qui se trouve sur les pages, tachées d'huile et de verdure, de mon journal de bord. Peut-être ne dirait-il rien de ce que dit ce livre. Mais d'un autre côté, les choses que celui-ci m'a dites – le fait que nous aimantons dans nos vies tout ce que contient notre

## LE MESSIE RÉCALCITRANT

pensée, par exemple –, si elles sont vraies, alors je ne me serai pas donné tout ce mal pour rien, et vous non plus. Le fait que vous teniez ce livre entre vos mains n'est peut-être pas une coïncidence ; peut-être y a-t-il dans ces aventures quelque chose dont vous avez besoin de vous souvenir. Je veux le croire. Et je veux croire que mon messie est perché loin d'ici, dans une autre dimension – et pas imaginaire du tout – en train de nous observer, vous et moi, et riant à l'idée que tout arrive exactement comme nous l'avions décidé.

Richard Bach



# 1

1. *Il y eut un Maître venu sur la Terre, né dans le pays sacré d'Indiana, élevé dans les montagnes mystiques, à l'est de Fort Wayne.*
2. *Le Maître apprit de ce monde dans les écoles publiques d'Indiana puis, lorsqu'il grandit, dans son métier de mécanicien automobile.*
3. *Mais le Maître avait aussi reçu des enseignements venant d'autres pays et d'autres écoles, venant d'autres vies qu'il avait vécues. Il se les rappelait ; et, se rappelant, il devint sage et fort, si bien que d'autres virent sa force et vinrent à lui pour des conseils.*
4. *Le Maître crut qu'il avait le pouvoir de s'aider lui-même et d'aider toute l'humanité ; et comme il avait foi en cela, pour lui il en fut ainsi, si bien que d'autres virent sa force et vinrent à*

## RICHARD BACH

*lui pour être guéris de leurs soucis et de leurs nombreuses maladies.*

5. *Le Maître crut qu'il était bon pour tout homme de se penser soi-même fils de Dieu, et comme il avait foi en cela, il en fut ainsi ; et les magasins et les garages où il travaillait se remplirent et furent envahis par ceux qui recherchaient son enseignement et son contact ; et les rues à l'entour débordèrent de tous ceux qui désiraient seulement que son ombre en passant puisse tomber sur eux et changer leurs vies.*
6. *Et il advint, en raison des foules, que plusieurs contremaîtres et directeurs invitèrent le Maître à laisser ses outils et à passer son chemin, car il était serré de si près que ni lui ni aucun autre mécanicien n'avait de place pour travailler sur les automobiles.*
7. *C'est ainsi qu'il s'en fut dans la campagne, et les gens le suivirent, commençant à l'appeler Messie et faiseur de miracles ; et, comme ils avaient foi en lui, il en fut ainsi.*
8. *Si un orage survenait tandis qu'il parlait, pas une seule goutte d'eau ne tombait sur la tête de l'assistance ; le dernier dans la foule entendait ses paroles aussi clairement que le premier, quels que fussent*

## LE MESSIE RÉCALCITRANT

*l'éclair et le tonnerre à l'entour dans le ciel. Et toujours il s'adressait à eux en paraboles.*

9. *Et il leur dit : « Au sein de chacun de nous se trouve le pouvoir de consentir à la santé et à la maladie, à la richesse et à la pauvreté, à la liberté et à l'esclavage. C'est nous qui maîtrisons cela et nul autre. »*
10. *Un ouvrier prit la parole et dit : « Facile à dire pour toi, Maître, car tu es quidé et nous ne le sommes point et tu n'as pas besoin de faire effort comme nous faisons effort. Un homme doit travailler pour vivre dans ce monde-ci. »*
11. *Le Maître répondit : « Il y avait jadis, dans un village au fond d'un grand fleuve de cristal, des créatures.*  
*« Le courant de ce fleuve glissait au-dessus de tous – jeunes et vieux, riches et pauvres, bons et méchants, et le courant allait son propre chemin, ne connaissant que sa propre nature de cristal.*
13. *« Chaque créature à sa manière s'accrochait étroitement aux branches et aux rochers du fond du fleuve, car s'accrocher était leur mode de vie, et résister au courant tout ce que chacun d'eux avait appris depuis sa naissance.*

RICHARD BACH

14. *« Mais une créature dit à la fin : "Je suis las de m'accrocher. Bien que je ne puisse pas le voir de mes yeux, je crois que le courant sait où il va. Je lâcherai et me laisserai entraîner où il veut. À rester accroché, je mourrai d'ennui."*
15. *« Les autres créatures éclatèrent de rire et dirent : "Idiot ! Lâche donc et ce courant que tu vénères te jettera, ballotté et meurtri, contre les rochers, tu en mourras, et plus vite que d'ennui."*
16. *« Mais l'autre ne tint pas compte de ces quolibets, et retenant son souffle il lâcha et fut aussitôt ballotté et meurtri par le courant contre les rochers.*
17. *« Or bientôt, comme il refusait de s'accrocher de nouveau, le courant le souleva et le libéra du fond, et il ne fut plus bousculé ni blessé.*
18. *« Et les créatures vivant en aval, pour lesquelles il était un étranger, se mirent à crier : "Voici un miracle ! Une créature comme nous-mêmes, et pourtant elle vole ! Voici le Messie venu pour nous sauver tous !"*
19. *« Et celui que le courant portait dit : "Je ne suis pas plus messie que vous. Le fleuve se plaît à nous soulever et à nous libérer, si seulement*



## LE MESSIE RÉCALCITRANT

*nous osons lâcher. Notre véritable tâche c'est ce voyage, cette aventure."*

20. *« Mais les autres criaient de plus belle : "Sauveur ! Sauveur !" tout en s'accrochant aux rochers, et lorsqu'ils levèrent la tête une deuxième fois, celui que le courant portait s'en était allé ; alors ; restés seuls, ils fabriquèrent des légendes à propos d'un Sauveur. »*
21. *Or il advint ceci. Il vit que la multitude s'amas-sait autour de lui chaque jour davantage, plus serrée, plus proche et plus féroce que jamais ; il vit qu'ils le pressaient sans relâche de les guérir, et de les nourrir sans cesse par des miracles, d'apprendre à leur place et de vivre leurs vies, alors il partit seul ce jour-là sur le sommet d'une montagne isolée ; et là il se mit à prier.*
22. *Et il dit en son cœur : « Être Radieux Infini, si telle est Ta volonté, éloigne de moi cette coupe, tiens-moi à l'écart de cette tâche impossible. Je ne peux pas vivre la vie d'une seule autre âme, et voici que dix mille implorent de moi la vie. Je regrette d'avoir permis à tout cela d'advenir. Si telle est Ta volonté, laisse-moi retourner à mes moteurs et à mes outils, et permets-moi de vivre comme les autres hommes. »*

23. *Et une voix lui parla sur le sommet de la montagne, une voix ni mâle ni femelle, ni forte ni faible, une voix infiniment douce. Cette voix lui dit : « Ta volonté soit faite, non la mienne. Car ce qui est ta volonté, est Ma volonté pour toi. Va ton chemin comme les autres hommes, et sois heureux sur la Terre. »*
24. *Et le Maître entendit cela et s'en réjouit ; il rendit grâces, puis redescendit du sommet de la montagne en fredonnant une petite chanson de mécanicien. Et lorsque la foule le pressa de ses doléances, l'implorant de guérir, d'apprendre à sa place, de la nourrir sans cesse de son savoir et de la distraire avec ses merveilles, il sourit à la multitude et il leur dit plaisamment : « J'abandonne. »*
25. *Pendant un instant la multitude demeura sans voix, frappée de stupeur.*
26. *Et il leur dit : « Si un homme disait à Dieu qu'il désire plus que tout aider le monde souffrant, quel qu'en soit le prix pour lui-même, et si Dieu répondait et lui disait ce qu'il doit faire, cet homme devrait-il faire ce qui lui a été dit ? »*
27. *« Bien sûr Maître ! cria la foule. Ce devrait être un plaisir pour lui de souffrir toutes les tortures de l'enfer, Dieu l'ayant demandé. »*

## LE MESSIE RÉCALCITRANT

28. *« Quelles que soient ces tortures ? Quelle que soit la difficulté de la tâche ? »*
29. *« Quel honneur d'être pendu ! Quelle gloire d'être cloué à un arbre et brûlé si c'est là ce que Dieu a demandé », dirent-ils.*
30. *« Et que feriez-vous, dit le Maître à la multitude, si Dieu vous parlait droit dans les yeux et disait : "Je vous commande d'être heureux dans le monde aussi longtemps que vous vivrez", que feriez-vous dans ce cas ? »*
31. *Et la multitude demeura silencieuse ; pas une voix, pas un son ne s'éleva des pentes des collines, par-dessus les vallées où ils se tenaient.*
32. *Et le Maître dit au silence : « C'est en suivant le chemin de notre bonheur que nous trouverons l'enseignement pour lequel nous avons choisi cette vie. Voilà ce que j'ai appris en ce jour, et j'ai choisi de vous laisser maintenant, pour que vous cheminiez sur votre propre voie, comme il vous plaira. »*
33. *Et il alla son chemin à travers les foules et les quitta, puis il retourna au monde quotidien des hommes et des machines.*

Ce fut vers le milieu de l'été que je rencontrai Donald Shimoda. Depuis quatre ans que je volais, je n'avais jamais croisé un seul pilote travaillant dans ma partie : je volais de ville en ville, un peu au gré du vent, en vendant des balades dans mon vieux biplan, à trois dollars les dix minutes.

Mais un jour, juste au nord de Ferris, Illinois, en jetant un coup d'œil à travers le cockpit de mon zinc, j'aperçus un de ces anciens Travel Air 4000, blanc et or, posé sur le gazon émeraude, joli comme un cœur.

Je mène une vie libre, mais parfois, bien sûr, on se sent un peu seul. Je regardai le biplan au-dessous de moi, et après deux secondes de réflexion je décidai de me poser aussi : ça ne ferait de mal à personne. Les gaz coupés, les gouvernes tirées à mort, le zinc se mit à tomber de côté vers le sol. Du vent dans les haubans, un bruit qui fait plaisir, avec le *ploc-ploc* au ralenti du vieux moteur

## LE MESSIE RÉCALCITRANT

laissant souffler un peu son hélice paresseuse. Les lunettes sur le nez pour mieux surveiller l'atterrissage. Le maïs comme une jungle de verdure bruissant au ras des ailes, une clôture qui passe en un éclair et puis du foin tout frais coupé à perte de vue. Je reprends le manche et les gouvernes, un petit tour au-dessus du champ, le foin qui brosse mes pneus, et puis le grattement familier du patin arrière sur le sol dur, doucement, doucement, et un grand coup d'accélérateur enfin pour aller me ranger à côté de l'autre appareil. Point fixe. Gaz coupés. Allumage coupé. Le *flap-flap* paisible de l'hélice ralentit puis s'arrête : le silence de juillet redevient absolu.

Le pilote du Travel Air était assis dans le foin, adossé à la roue gauche de son appareil. Et il me regardait.

Pendant une demi-minute je le regardai aussi, et son calme me parut un mystère. Je ne serais sûrement pas resté assis comme ça, moi, si un autre avion était venu atterrir dans un champ près de moi, et se ranger à dix mètres ! Ce type-là me plut, sans que je sache pourquoi.

— Vous aviez l'air seul, lui dis-je de loin.

— Vous aussi.

— Je ne veux pas m'imposer. Si je suis de trop, je peux...

— Non. Je vous attendais.

Cela me fit sourire.

— Navré d'être en retard.

— C'est parfait.

J'enlevai mon casque et mes lunettes, enjambai le cockpit et sautai à terre. Ça fait du bien quand on a passé plusieurs heures aux commandes.

— Du jambon et du fromage, ça ira ? dit-il. Du jambon, du fromage et peut-être une fourmi ou deux.

Pas de poignée de main. Pas de présentations.

Il n'était pas très grand. Les cheveux lui tombaient sur les épaules, plus noirs que le pneu contre lequel il s'appuyait. Les yeux ? Noirs comme ceux d'un faucon. Le genre que j'aime chez un ami, et qui me met vraiment mal à l'aise chez tout autre. On aurait dit un maître de karaté, prêt à l'attaque, serein et violent à la fois.

J'acceptai le sandwich et le gobelet d'eau du Thermos.

— Qui êtes-vous donc ? dis-je. Ça fait des années que je prends des clients en balade, mais je n'ai jamais vu un autre saltimbanque dans mon genre sur les pistes.

— Je ne sais pas faire grand-chose d'autre, répondit-il d'un ton enjoué. Un brin de mécanique, un peu de soudure autogène, forte tête sur les bords. J'ai réparé des bulldozers aussi. Mais quand je reste trop longtemps dans un coin il m'arrive des histoires. Alors je me suis mis à l'avion, et je fais le saltimbanque, comme tu dis.

## LE MESSIE RÉCALCITRANT

— Quel genre de bulldozers ?

J'étais un mordu des Diesel depuis tout gosse.

— D-8 et D-9. Pendant un bout de temps dans l'Ohio.

— D-9 ! C'est gros comme une maison ! Avec double boîte démultipliée. C'est vrai que ça peut repousser une montagne ?

— Il y a de meilleurs moyens de déplacer les montagnes.

Son sourire dura peut-être un dixième de seconde.

Je me penchai pendant un instant contre l'aile de son appareil et je l'observai. Un effet de lumière ? On avait du mal à regarder ce type de près. Il y avait comme de la lumière autour de sa tête, oui, une sorte de lueur argentée, pâle et vaporeuse, qui estompait l'arrière-plan tout autour de lui.

— Ça ne va pas ? me demanda-t-il.

— Tu as eu quel genre d'histoires ?

— Oh ! rien de grave. J'ai seulement envie de bouger un peu ces temps-ci, comme toi.

Je pris mon sandwich et je fis le tour de son avion. C'était un appareil datant de 1928 ou 1929, mais il était impeccable. Même au sortir de l'usine aucun avion n'aurait pu être aussi neuf que celui-là, au milieu du foin. Sur la carcasse de bois, au moins vingt couches d'enduit poncées à la main ; la peinture brillante comme un miroir. Sur le rebord du cockpit, *DON*, en caractères penchés,

dorés à la feuille ; et sur la plaque accrochée au porte-cartes on pouvait lire : D. W. SHIMODA. Les instruments de navigation étaient flambant neufs – de vrais instruments de 1928. Le manche à balai et les gouvernes : du chêne verni ; les gaz, le mélange, et, à gauche, l'avance à l'allumage. On ne voit plus d'avance à l'allumage, même sur les pièces de musée les mieux restaurées. Pas une éraflure, pas la moindre pièce sur l'entoilage, pas une goutte d'huile tombant du capot. Pas un brin de paille sur le plancher de la cabine, comme si l'appareil n'avait jamais volé mais s'était matérialisé à cet endroit-là, à la faveur d'une courbure du temps qui aurait escamoté environ un demi-siècle. Je commençai à avoir froid dans le dos.

— Il y a longtemps que tu prends des clients en balade ? lui demandai-je, de l'autre côté de l'appareil.

— À peu près un mois ; ça va faire cinq semaines.

Il mentait. Cinq semaines sur les champs et qui que vous soyez, vous récolterez de la poussière et de l'huile sur votre avion, et de toute façon de la paille sur le plancher de la cabine. Mais sur cet appareil... pas d'huile sur le pare-brise, pas de brins d'herbe coincés sur le rebord des ailes et de la queue, pas d'insectes écrasés sur l'hélice. Pour un avion volant en Illinois en été, c'est absolument impossible. J'examinai encore le Travel Air pendant



## LE MESSIE RÉCALCITRANT

cinq minutes puis je retournai m'asseoir dans le foin, sous l'aile, en face du pilote. Je n'avais pas peur, le gars me plaisait toujours, mais quelque chose clochait.

— Pourquoi tu ne me dis pas la vérité ?

— Je t'ai dit la vérité, Richard, me répondit-il. (Mon nom est également peint sur mon appareil.)

— Personne ne peut prendre des passagers dans un Travel Air pendant un mois sans ramasser un peu d'huile sur sa bécane, mon vieux, ou un peu de poussière, non ? Et sans poser quelques pièces à l'entoilage ? Et du foin, nom de Dieu, sur le plancher !

Il me sourit, très calme.

— Il y a des choses que tu ignores.

Il avait vraiment l'air de tomber d'une autre planète. Je crus ce qu'il me disait, mais je ne pouvais pas m'expliquer la présence sur ce pré baigné de soleil de cet appareil qui semblait sortir d'un écrin.

— C'est vrai, il y a des choses que j'ignore. Mais je les connaîtrai un jour. Et alors, tu pourras prendre mon avion, Donald, parce que je n'aurai plus besoin de voler.

Il me regarda, intéressé, et ses sourcils noirs se soulevèrent.

— Oui ? Raconte un peu.

J'étais ravi. Enfin quelqu'un qui avait envie d'écouter ma théorie !

— Pendant longtemps les gens n'ont pas pu voler. À mon avis, c'est parce qu'ils pensaient que c'était impossible. Alors, bien sûr, ils ne cherchaient même pas le premier principe de l'aérodynamique. Moi, je veux croire qu'il y a quelque part un autre principe : on n'a pas besoin d'avions pour voler, ou pour traverser les murs, ou pour aller sur d'autres planètes. On peut apprendre comment faire tout ça sans tout un tas de mécaniques. Si on le veut.

Il sourit vaguement, l'air de prendre l'idée au sérieux, et il hocha la tête une fois.

— Et tu crois que tu vas trouver ce que tu cherches en faisant le saltimbanque à trois dollars la balade dans les champs de luzerne ?

— Les seules choses importantes que j'ai apprises, je les ai apprises par moi-même, en faisant à mon idée. Il n'y a pas un être sur terre qui puisse m'enseigner ce que je veux connaître mieux que mon zinc et le ciel ; mais s'il y en avait un, tu peux être sûr que j'irais tout de suite le trouver. Ou la trouver.

Les yeux noirs me fixèrent pendant un bon moment.

— Si tu veux vraiment apprendre cette chose, tu ne crois pas que tu es guidé ?

— Bien sûr, je suis guidé. Tout le monde l'est, non ? J'ai toujours senti quelque chose, comme si on veillait sur moi, pour ainsi dire.

## LE MESSIE RÉCALCITRANT

— Et tu penses que tu seras conduit à un maître qui peut t'aider ?

— Oui, si ce n'est pas moi le maître.

— C'est peut-être ainsi que les choses adviennent.

\*  
\* \*

Une de ces camionnettes modernes, dans le genre fourgon coupé, descendit la route jusqu'à nous en soulevant un nuage de fine poussière brune. Elle s'arrêta au bord du champ. La portière s'ouvrit et il en sortit un vieil homme et une fillette d'environ dix ans. Tout était si calme que la poussière demeurait en suspens.

— On pourrait faire un tour ? dit l'homme, en montrant les avions. En payant, bien sûr.

C'était Don Shimoda qui avait eu l'idée de se poser sur ce champ ; je lui laissai la parole.

— Oui, m'sieur, répondit-il d'un ton léger. Envie de voler ce matin, pas vrai ?

— Si j'y vais, je veux pas de micmac, hein ? Pas de cabrioles avec moi là-haut.

Il plissait les yeux, pour s'assurer que nous le comprenions bien, malgré son parler paysan.

— C'est le client qui décide.

— Et vous allez me demander le paquet, je suppose ?

— Trois dollars comptant, m'sieur, pour dix minutes de vol dans les airs. Ça fait trente-trois cents et un tiers par minute. Et ça les vaut, tout le monde vous le dira.

Cela me faisait tout drôle d'être assis là, comme ça, à écouter la façon dont ce type vendait sa camelote. J'aimais bien sa manière de parler, tout en douceur. J'étais tellement habitué à ma façon de procéder (« Il fait dix degrés de moins là-haut, les gars ! Fraîcheur garantie. Vous allez enfin voler dans le pays des oiseaux et des anges ! Et tout ça pour trois dollars seulement, douze malheureuses piécettes de vingt-cinq cents qui traînent dans votre poche ou dans votre porte-monnaie... ») que j'avais oublié qu'il puisse y en avoir une autre.

Lorsqu'on fait ce métier seul, on est toujours un peu tendu devant le client. On s'habitue, bien sûr, mais le fait est là : si je n'ai pas de clients à balader, aucune chance de passer à table. Pour une fois que je pouvais m'asseoir à l'écart sans que mon dîner soit en jeu, je me détendais un peu et suivais les choses de loin.

La fillette suivait les choses de loin, elle aussi. Blonde, les yeux noirs, pas souriante du tout. Elle était là parce que le pépé était là. Mais elle n'avait pas envie de voler.

La plupart du temps c'est l'inverse : des gosses tout excités et des vieux plutôt réticents, mais on apprend vite à sentir ces choses-là lorsque tout son bien-être en dépend, et j'aurais juré que cette

## LE MESSIE RÉCALCITRANT

gamine ne mettrait pas le pied dans nos zincs même si nous passions tout l'été à la supplier.

— Lequel d'entre vous, messieurs... ? dit l'homme.

Shimoda se versa à boire.

— Richard va vous emmener, je n'ai pas fini de manger. À moins que vous ne préféreriez attendre...

— Non, non, m'sieur. Je suis prêt. On pourra passer au-dessus de ma ferme ?

— Bien sûr, répondis-je. Dites-moi dans quelle direction vous voulez aller, c'est tout.

J'enlevai du siège avant mon sac de couchage, ma trousse à outils et ma batterie de cuisine. J'aidai le type à s'asseoir et lui bouclai sa ceinture. Puis je me glissai sur le siège arrière et j'attachai ma ceinture à mon tour.

— Un petit coup d'hélice, Don ?

— Ouais.

Il s'avança devant l'appareil, son gobelet d'eau à la main.

— Quand tu veux.

— Magnéto. Admission. Vas-y doucement, ça va te l'arracher des mains.

Quand les gens lancent l'hélice de mon zinc, ils le font toujours trop brusquement et le moteur ne démarre pas, c'est assez compliqué de comprendre pourquoi. Mais ce gars manœuvra comme s'il n'avait fait que ça toute sa vie. Le magnéto enclencha aussitôt, les étincelles jaillirent dans les